

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR SESSION 2011

CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION

Aucun matériel n'est autorisé - Durée 4 heures

Première partie : synthèse (40 points)

Doc. 1 : « Gommer l'horreur de la Shoa », article en ligne sur <http://cinema.fluctuat.net/films/la-vie-est-belle-3/1258-chronique-gommer-l-horreur-de-la-shoah.html>

Doc. 2 : « Comment la vie est belle traite de la Shoa ? ». Article en ligne <http://tpeshoah.e-monsite.com/rubrique.deuxieme-partie-a,1113049.html>

Doc. 3 : Pierre Desproges, au théâtre Grévin en 1986, *Textes de scène*, Paris, éd. Point Seuil

Doc. 4 : Pierre Siankowski, « Peut-on rire de tout ? », *Label France*, n° 56, 2004

Doc. 5. *Porte mémoire*, Collège Alphonse Allais, Honfleur

Deuxième partie : écriture personnelle (20 points) : Que pensez-vous de cette affirmation de Pierre Desproges : « On peut rire de tout, mais pas avec tout le monde ? »

Document 1 *La Vie est Belle sort le 20 Décembre 1997 en Italie, puis est présenté au Festival de Cannes en Mai 1998 et sort par la suite dans le monde entier. Le sujet : Guido est déporté en camp de concentration avec sa femme et son petit garçon. Il n'a qu'une idée : les aider à tenir et cacher la vérité à son fils. Il explique au petit que ce séjour est un jeu de survie, au terme duquel on peut gagner un char, un vrai !*

L'auteur est un clown, ce qui n'a rien d'inconvenant et peut même se révéler très utile en politique. La dérision, dans ce domaine, est d'une redoutable efficacité et *Le Dictateur*, de Chaplin, est là pour en témoigner. Deux scènes, dans *La Vie est belle*, sont à cet égard particulièrement réjouissantes. La première, au tout début du film, est sans doute inspirée de l'illustre prédécesseur: Guido et son ami, perdant, le contrôle de leur voiture, arrivent en trombe dans un village; pour ne pas écraser la foule, qui attend le roi en grandes pompes, Guido tend le bras pour la disperser; il y a confusion et tout le monde, dans un débordement d'enthousiasme, lui répond par le salut fasciste. En quelques minutes, la relation entre fascisme et mouvement de masse est établie, le tout dans un éclat de rire salvateur. Ce rire, nous le retrouvons dans la seconde scène où Guido, pour démontrer la supériorité de la race italienne à des élèves d'école primaire, s'offre en exemple. Là encore, beaucoup de justesse... et même, de la finesse.

Quand il se cantonne dans la satire, le clown est excellent, mais dès qu'il veut se montrer plus humain, il ne peut s'empêcher, là encore et bien malgré lui, de tourner les choses en dérision. Qu'il traite la rencontre amoureuse comme un conte de fée trivial, kitsch et gorgé de clichés poétiques, cela n'est pas bien grave... quand il s'agit d'une comédie, mais qu'il réserve le même traitement à la Shoah... Il y a là un problème de ton... ou de tonalité, si l'on veut.

On ne peut en effet s'empêcher de penser que si l'auteur a choisi l'humour pour évoquer ce drame, car il s'agit d'un drame, c'est pour nous dire que finalement, ces quelques millions de morts, ce n'est pas si grave. Le tout, c'est de voir la vie du bon côté : l'auto-apitoiement, les pleurnicheries, le désespoir et le sentiment tragique, sont stériles et vains, n'ont rien de constructif et ne répondent à rien. Guido, appliquant un contre-sens total à Schopenhauer [...] il tire la conclusion que "si on veut, on peut". Après tout, c'est comme ça qu'il parvient à se faire aimer de la "princesse" et qu'il détourne le chien de garde de l'endroit où se cache son fils, par simple imposition des mains se prononce pour l'élan vital et cette croyance un peu naïve dans la faculté de l'Homme à surmonter les épreuves que le sort lui inflige. Et c'est là que le bât blesse.

La Shoah, pour Benigni, n'est pas un phénomène historique, c'est un coup du destin. Nous noterons le peu de présence des gardes nazis, un silence total sur le fonctionnement du camp, cette

30 impression qu'il n'est gardé par personne et ne vit que par lui-même, de toute éternité ; le camp est un mal absolu, bien abstrait, que quelques ombres sont chargées d'exécuter. Ainsi, toute la complexité du phénomène et ses implications politiques, historiques ou philosophiques, sont gommées. La Shoah, en fin de compte, ce n'est qu'un mauvais tour que le destin joue à Guido, à sa femme et à son fils, cette famille trop unie et trop heureuse pour que la vie, comme dans tout bon mélodrame ne vienne pas la détruire, ou du moins, la mettre à mal. La haine et l'aveuglement d'un peuple, la souffrance et l'humiliation des déportés, de tout cela, de l'extermination de six millions d'individus, rien ou presque rien, ce qui revient au même, rien à proprement parler n'est dit.

40 **Guido est un héros**, un héros positif, un homme de rien mais grand par sa droiture et son optimisme, dans la plus pure tradition du cinéma hollywoodien. Ne l'oublions pas, Guido, dont on sait à peine qu'il est juif (c'est-à-dire un sous-homme), Guido le libraire, ou le serveur, est aux prises avec le destin, cette conception archaïque et réductrice de l'existence (et qui prédomine chez Capra, ce qui a pour effet de dépolitiser les problèmes, de s'en remettre à l'individu, n'accusant que la malchance et non le devenir historique ou social). Le tout, donc, comme dans tous les mélodrames, est de savoir si Guido, sa femme et son fils, vont s'en sortir ; l'influence que le camp et son procès de déshumanisation pourraient avoir sur le personnage et ses compagnons (ce qui, a priori, serait l'objet d'un tel film), toutes ces questions sont ignorées. Tout simplement. Guido est un héros, et à ce titre pourvu des

45 qualités qui font le héros populaire et populiste : il est bon, simple, naïf, généreux, doté d'un humour à toute épreuve, optimiste et, surtout, il aime sa femme et son fils, ce qui le préserve de toute ignominie - en l'occurrence, celle du camp. Ainsi, les questions posées par la "solution finale" ne sont que de faux problèmes : avec un peu d'humour et beaucoup de courage, on peut s'en tirer : *La Vie est belle* est là pour nous en faire la démonstration. [...]

50 Mais peut-on divertir avec un tel sujet? Que Guido veuille préserver son fils des horreurs du camp de concentration, c'est tout à son honneur, mais que Benigni nous réserve le même traitement, voilà qui est insultant pour notre intelligence et, surtout, pour la mémoire des victimes et des rescapés de ce massacre. Il ne l'a sans doute pas voulu, mais son film, en banalisant le mal, contribue tout autant que certains discours à l'oubli de cet épisode honteux de l'Histoire de l'humanité. C'est une erreur que

55 Primo Levi, rescapé du camp d'Auschwitz, n'a pas commise en témoignant dans *Si c'est un homme*, que nous recommandons vivement.

Document 2

Les récompenses [du film] sont nombreuses : tout d'abord le Grand Prix du Jury à Cannes, suivi de 8 Donatello italiens (dont meilleur film, meilleur scénario, meilleur acteur), le César du meilleur film étranger, 7 nominations aux Oscars dont 3 Oscars remportés (meilleur acteur, meilleur film étranger et meilleur scénario), le prix du meilleur film et du meilleur acteur européen, le meilleur film étranger en

5 Allemagne... C'est le plus gros succès financier d'un film italien dans les salles européennes. (...) Toutefois, l'accueil dans la presse reste mitigé. Certains encensent le film tandis que d'autres remettent en question sa légitimité. (...)

10 Avis tirés de Fnac.com « Peut-on rire de la Shoah ? Telle est la polémique qu'a déclenchée la sortie de ce film. De façon tout à fait injustifiée tant il est vrai que cette œuvre du trublion italien ne prête à sourire que dans sa seule première partie, volontiers burlesque, quand justement il n'est pas encore question des camps de la mort. Si cette fable s'apparente néanmoins davantage à la comédie qu'au drame, c'est parce qu'elle sait, avec poésie et émotion, nous raconter le formidable amour d'un père prêt à tout pour préserver son fils de la barbarie. Notamment en déployant d'inénarrables trésors d'ingéniosité. Une histoire bouleversante et magnifique qui s'est vu récompensée par une pléiade de

15 prix internationaux, entre autres le Grand Prix du jury 98 à Cannes et trois Oscars 99 dont celui du meilleur film étranger. »

20 Avis tirés de Cinopsis.com : « *La Vie Est Belle* est une petite merveille. Un film tendre et spirituel sur un sujet délicat dont on ressort ému mais le cœur gonflé d'énergie. Il nous fait tout simplement voir la vie d'un nouveau côté. Un côté empli de joie, de bonheur et d'allégresse. Une imagination débridée au service d'un sujet grave où l'ombre de Charlie Chaplin apparaît ; telle pourrait être une des qualifications mineures de la très belle œuvre de Roberto Benigni. Sans oser la reconstitution historique, Benigni esquisse l'ancre du Mal comme un conte pour enfants, il fait rire sans blesser, il

dénonce en donnant un espoir, en criant que malgré tout la vie reste belle et est digne d'être vécue. [...]

25 Avis de Telerama.fr : « Une émotion poignante infuse peu à peu ce film souvent très drôle, en de
courtes scènes où se condense tout le désespoir qui couve. Benigni prend le seul parti possible : il
s'éloigne de tout réalisme et stylise pour ne pas trahir. Ce choix, moral autant qu'esthétique, est
décisif. Lorsqu'il n'y a plus de quoi rire du tout et que le mal, soudain, devient d'une évidence à
30 pleurer, on mesure la belle réussite du cinéaste. La grande audace de Benigni aura été de faire parler
aussi le cœur en des parages historiques où la réflexion est plus nécessaire que jamais. Inventer une
histoire d'amour tragi-comique d'un père pour son fils avec la Shoah comme toile de fond, où cela
pouvait-il mener ? A ceci : un clown a imaginé, le temps d'une fable, tenir en respect la barbarie. Ce
n'est pas rien ! Jean-Claude Loiseau »

35 Cependant les réactions dans la communauté juive restent mitigées. J. Mandelbaum un journaliste
juif, voit dans La vie est belle : « Une lame de fond qui, croyant œuvrer à sa transmission, rend le
génocide méconnaissable ». Par ailleurs, Le Mouvement, trimestriel du Mouvement Libéral Juif de
France (MJLF), a retenu une majorité de contributions défavorables. Après avoir encensé le film,
Actualité juive qui se présente comme l'hebdomadaire de la communauté juive, et Tribune juive,
40 bimensuel qui se veut « le magazine des Juifs de France », ont ouvert leurs colonnes à des lecteurs
souvent en désaccord avec leurs positions. Pour justifier sa façon d'aborder la seconde guerre
mondiale, Benigni explique que le thème principal du film serait non la Shoah, mais une histoire
d'amour entre un père et son fils. Ceci rendrait le film acceptable, compte tenu du caractère
transgressif du rire. Or, dans la presse juive, la situation est différente : la perception de La vie est
45 belle est inséparable de la mémoire de la Shoah qui, comme le rappelle M. Cohen, est l'un des pôles
identitaires des Juifs.

(...) Dans son interview pour les cahiers du cinéma, Benigni donne son opinion sur ce sujet et tente
également de justifier les choix scénaristique qu'il a donné pour son film. En effet, lorsqu'on lui
demande si le récit et la mémoire de la Shoah peuvent passer par le rire, il n'hésite pas à répondre : «
50 Quand on me dit que le comique ne peut rendre compte de l'horreur de la tragédie concentrationnaire,
ça me blesse. Il y a toujours eu une sorte de racisme artistique envers les comiques, une volonté de
censure : « Tu ne peux pas t'occuper de ça ! » Mais moi je ressens la nécessité d'en parler. » D'autre
part, lorsqu'on accuse Benigni de trahir la réalité en fuyant toute forme de réalisme dans son œuvre,
il se défend en expliquant que selon lui : « A chaque fois que l'on écrit, il s'opère une trahison. L'artiste
trahit parce qu'il doit choisir un style, trier la réalité, éliminer des choses, suivre une narration.

Document 3

On me dit que des juifs se sont glissés dans la salle ?

Vous pouvez rester. N'empêche que.

On ne m'ôtera pas de l'idée que, pendant la dernière guerre mondiale, de nombreux juifs ont eue une
attitude carrément hostile à l'égard du régime nazi.

5 Il est vrai que les allemands, de leur côté, cachaient mal une certaine antipathie à l'égard des juifs.
Ce n'était pas une raison pour exacerber cette antipathie en arborant une étoile à sa veste pour bien
montrer qu'on n'est pas n'importe qui, qu'on est le peuple élu, et pourquoi j'irais pointer au vélodrome
d'hiver, et qu'est-ce que c'est que ce wagon sans banquette, et j'irai aux douches si je veux...
Quelle suffisance !

10 Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit.

Je n'ai personnellement aucune animosité particulière contre ces gens-là.

Bien au contraire. Je suis fier d'être citoyen de ce beau pays de France où les juifs courent toujours.

Je sais faire la part des choses. Je me méfie des rumeurs malveillantes. Quand on me dit que si les
juifs allaient en si grand nombre à Auschwitz, c'est parce que c'était gratuit, je pouffe.

15 En réalité il y a deux sortes de juifs : le juif assimilé et le juif-juif.

Le juif assimilé a perdu son âme en même temps que son identité. Il bouffe du cochon pas caché en
regardant Holocauste.

Il est infoutu de reconnaître le mur de Berlin du mur des lamentations.

J'en connais. J'en ai plein mes soirées. Ils sont la honte des synagogues.

20 Ils n'auront même pas la consolation d'être reconnus par les nazis lors de la prochaine.

Le juif-juif, c'est différent.

Le juif-juif se sent plus juif que fourreur.

Il renâcle à l'idée de se mélanger aux gens du peuple non élu. En dehors des heures d'ouverture de son magasin.

25 Dès son plus jeune âge, il recherche la compagnie des autres juifs. Ce n'est pas facile.

Depuis que le port de l'étoile est tombé en désuétude, il n'est pas évident de distinguer un enfant juif d'un enfant antisémite.

Naguère encore, les juifs avaient les lobes des oreilles pendants, les doigts et le nez crochu, et la bitte à col roulé.

Document 4

A la question: « Peut-on rire de tout? », l'humoriste français Pierre Desproges répondait, de façon presque définitive : « On peut rire de tout, oui, mais pas avec n'importe qui. ». La question, qui fleurit bon la dissertation de philosophie, est régulièrement posée dans le débat public français, et les histoires les « moins drôles » provoquent parfois des poursuites judiciaires.

5 Si la législation française est plutôt tolérante vis-à-vis de l'humour, qui jouit comme toute forme artistique de la primauté donnée à la « liberté d'expression Il dans la Constitution, encore faut-il pouvoir justifier qu'il s'agit bien toujours de cela lorsque l'on s'aventure sur un terrain glissant, au risque d'être accusé d'« injure » ou de « diffamation ».

10 « On peut rire de tout, oui, mais à condition d'être drôle », pourrait-on dire. L'enjeu est là, et il est de taille. Car, à l'heure des tensions identitaires, de la judiciarisation de la société et du triomphe du « politiquement correct » - qui a notamment le mérite de sensibiliser l'opinion au problème des discriminations -, l'humour, comme toute autre forme d'expression, est soumis à de fortes pressions.

15 Rire, est-ce forcément se moquer, mettre à l'index ou stigmatiser ? Le comique ne peut-il fonctionner qu'au détriment d'un autre sur le modèle du fameux gag de la « tarte à la crème » ? Juridiquement, la frontière du « drôle » et du " pas drôle » est très difficile à fixer, c'est une certitude. Ce qui fait rire les uns peut laisser froids les autres, voire les offenser.

20 Comme la tragédie classique, le comique doit savoir respecter des unités, de temps et de lieu : « On peut rire de tout, mais pas n'importe où et pas n'importe quand », pourrait-on suggérer. Mais, Outre l'importance du lieu et du climat - de tension - dans lesquels les blagues sont faites, c'est avant tout la subtilité du comique et son aura qui font la différence, qui légitiment l'humour, même le plus culotté.

25 Quand Desproges singe Adolf Hitler, quand Coluche raille les policiers, quand Valérie Lemerrier montre ses seins sur scène ou quand le très populaire Jamel Debbouze égratigne ouvertement Bernadette Chirac, les bornes sont peut-être franchies, d'un strict point de vue juridique, mais tout le monde rit avec eux. Question de talent ? Question surtout d'intention, car ces humoristes sont à la

recherche permanente d'une forme d'humour universelle et partageuse. Parfois très acides et adeptes du flirt avec les limites, des artistes comme Coluche ou Desproges ont toujours réussi à se protéger en concevant peut-être le rire comme un « vouloir rire ensemble », une expression qui les aurait sans doute fait sursauter. Mais celle-ci résume pourtant bien une envie de ne pas exclure, de considérer

30 l'humour comme un acte rassembleur, que la loi respecte alors au plus haut point. Car, c'est sûr, lorsqu'il est déclenché pour tous, le rire protège de tout et de tout le monde. « On peut rire de tout, mais à condition que tout le monde rie », serait alors un élément de réponse, mais qui n'aurait certainement pas plu à Pierre Desproges.

Document 5

